

PIERRE VALDELIÈVRE

DOUZE SONNETS VOTIFS
MANUSCRITS



Émile RAOUST
ÉDITEUR
LILLE
1939

PIERRE VALDELIÈVRE

DOUZE SONNETS VOTIFS
MANUSCRITS



Émile RAOUST
ÉDITEUR
LILLE
1939

Le tirage unique de cette plaquette a
été limité à 200 exemplaires sur papier
Rexelio-crème, numérotés de 1 à 200.

Exemplaire N° 54

Quand le sculpteur réalise son œuvre, c'est sa pensée qui est matérialisée directement dans le marbre ; quand le peintre exécute son tableau, ce sont les couleurs prises par lui à sa palette qui expriment son rêve ; quand le musicien se met au clavier, c'est son âme qui chante, et les sons clament sa joie ou sa souffrance sans aucun intermédiaire. Par contre, lorsque le poète a moulé dans ses vers le rythme de sa pensée, il est tributaire, pour faire connaître son œuvre, de l'impression typographique ; et nul n'hésitera à déclarer que par ce truchement, le rêve amoureux caressé est plus que matérialisé, il est vulgarisé, il est brutalisé.

J'en appelle à tous les jeunes écrivains qui, abstraction faite de la première sensation agréable de se voir pour la première fois imprimé tout vif, ont subi ce profond désenchantement de sentir leur pensée leur échapper, happée par des mains étrangères, jetée dans des machines bruyantes, et en sortir matériellement méconnaissable pour courir ensuite par le monde sous une forme totalement anonyme qui n'a plus rien de commun avec celle à laquelle ils avaient eux-mêmes donné naissance.

Et cette impression n'est dépassée que par celle, plus désagréable encore, de voir ses poésies dactylographiées :

*Claviers où la pensée, à grand bruit martelée,
Souffre sans résistance et meurt écartelée !*

Peut-être, du perfectionnement même de l'industrie polygraphique, peut naître un remède à cette situation, car si les procédés modernes permettent aujourd'hui de reproduire l'écriture originale, les poètes peuvent ambitionner, comme les autres artistes, de toucher le public avec l'expression matérielle de leur art telle qu'elle est sortie de leurs mains, fidèles interprètes de leur pensée.

Et si la graphologie n'est pas un vain mot, les chercheurs doivent retrouver dans les vers manuscrits la double personnalité des auteurs, puisqu'en eux sont juxtaposés l'homme et le poète, et que les caractères de l'un et de l'autre, suivant toute la gamme des variétés humaines, sont susceptibles de donner les assemblages les plus divers, et les originalités les plus précieuses ; et de telles recherches ne peuvent manquer d'imprévu.

C'est pourquoi j'ai groupé sous leur forme manuscrite ces douze sonnets votifs.

Ils sont extraits de mes œuvres antérieures, parmi les quatre ouvrages poétiques “ *La Poésie de la Mer* ”, les poèmes géorgiques de “ *La Terre* ”, “ *Le Poème du Vent* ” et “ *La Splendeur du Feu* ⁽¹⁾ ” dont la suite constitue une sorte de Tétralogie des Éléments ; et je les ai choisis parceque ainsi groupés, ils forment un ensemble homogène à raison de l’inspiration commune qui leur a donné naissance sous le titre “ *Offrandes Païennes* ”.

Et les voyant partir sous cette forme entre les mains des lecteurs, je les suis tendrement du regard, comme mes enfants, délivré de l’angoisse habituelle de les voir jeter dans le moule typographique au risque d’être défigurés jusqu’à n’être plus reconnaissables.

P. Valdesi

(1) Éditions de La Caravelle, 6 rue Bezout, Paris XIV



L'AIR

Dessin à la plume de FRANCE LAMBERT

LES PIPEAUX.

O dieu Pan, j'ai voulu, pour te rendre propice,
L'apporter aujourd'hui ma flûte de roseaux :
Vois, je les ai coupés moi-même au bord des eaux,
Puis les ai réunis sans aucun artifice.

Et lorsque doucement sous ma lèvre je glisse
L'assemblage des trous bien rangés en arceaux,
Et que d'un souffle égal qui sort sans soubresauts
Je brise mon haleine au bord de l'orifice,

C'est toute une chanson qui s'envole & frémit ;
Et tandis que là-bas dans le bois endormi
Je l'entends qui s'allonge & qui se répercute,

Je demeure surpris moi-même d'écouter
Mon souffle si ténu s'échapper de ma flûte
Avec tant de douceur & de sonorité.

LA RAFALE.

O pitie, Typhaon, fais cesser ta colere !
Regarde mon beau champ de ble tout ravage,
Et les arbres brises au long de mon verger !
La recolte deja s'annonçait si prospere,

Les epis etaient mures sur leur tige legere,
Et plus d'un fruit dore, par la rive gorge
Pendait en inclinant le rameau surcharge.
Mais voici qu'un vent sec impregne de poussiere

Soufflant brutalement du haut de l'horizon,
Ainsi qu'un insense brisant tout sans raison,
Est venu devaster le travail d'une annee !

Fais grace, Typhaon, pour ce qui reste encor,
Et suspens contre nous la dure destinee,
Demain j'irai t'offrir une coupelle d'or !

LE CHAUD ET LE FROID

— Eh quoi, Faustinella, tu souffles dans tes doigts
Afin de réchauffer, par cette saison dure,
Les membres délicats saisis par la froidure ?

— Tu dis vrai, Nania, car mes doigts sont si froids

Que mon haleine seule a le pouvoir, je crois,
D'alléger quelque peu le tourment que j'endure.

— Ainsi ton souffle est chaud ? Lors, dis-moi, je t'adjure,
Painquoi je t'ai vue hier souffler deux & trois fois

Sur le bol contenant ta pollente fumante ?

Ton souffle s'était donc frais ? — Oui, que ceci t'enchanté,
Petite, car les dieux nous ont ainsi formés !

Et l'air si précieux qui sort de notre bouche

Au gré de nos besoins tour à tour exprimés,

Réchauffe ou rafraîchit tous les objets qu'il touche.



LE FEU

Dessin à la plume de FRANCE LAMBERT

LA VESTALE.

Prêtresse de Vesta, j'ai prêté le serment
De consacrer mes jours, dans l'ombre & le mystère,
Aux rites de ferveur qui dans le sanctuaire
Déroulent loin du bruit leur accomplissement.

Pour ce culte sacré, je porte chastement
La longue stole blanche entourant jusqu'à terre
Ma poitrine & mes reins, & ma marche légère
Fait onduler les plis de ce long vêtement.

Afin qu'au culte saint ici je fusse instruite,
Mon père Publius, consul déjà deux fois,
A la porte du Temple, un matin m'a conduite ;

Et suivant la déesse en ses austères lois,
Il me faut depuis lors, ne pouvant les enfreindre,
Entretenir le feu qui ne doit pas s'éteindre.

LE FEU ÉTEINT

Apollon, dieu du jour, maître de la lumière,
Dont le nimbe de gloire est un feu rayonnant,
Me voici devant toi désolé, frissonnant,
Car j'ai laissé tantôt s'éteindre en ma chaumière

La braise qui donnait sa chaleur familière.
Vainement j'ai tenté de souffler, m'obstinant
À remuer la cendre éteinte maintenant,
Et je n'ai fait voler qu'une froide poussière.

Qui refera la flamme & sa douce chaleur ?
Apollon, seul tu peux réparer ce malheur
Et rendre à mon foyer le feu, ce gai sourire,

Et je t'apporterai, dans un double tribut,
Une jarre de miel épuré de sa cire,
Et deux bols de lait chaud où nul encor n'a bu.

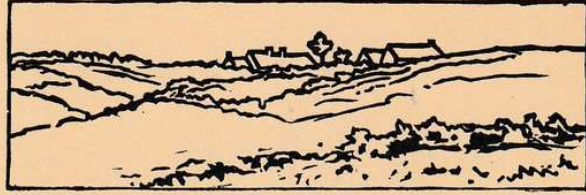
LA JEUNE FILLE.

Vesta, mère du feu, je dépose à tes pieds
La coupelle de bronze où l'encens se consume :
Vois, mon sauffle l'avive, & le parfum qui fume
S'élève en s'enroulant à l'entour des piliers.

Dès que j'ai vu le jour, parmi les oliviers,
Dispenser les flocons de la dernière brume,
Qui vole sous le vent comme flotte une plume,
J'ai pris le long sentier tout fleuri d'arbrusiers,

Pour venir t'apporter cette offrande vivante ;
J'ai suivi les conseils du jeune Corybante
Qui m'a dit de venir t'exposer sans détour

Que déjà j'ai vingt ans, & que je cherche un maître
Pour allumer en moi les flammes de l'amour
Que je ne connais point, & voudrais tant connaître !



LA TERRE

Bois gravé de HENRI GROS

O CÉRÈS!

Les bras chargés des fruits de la saison nouvelle,
O Cérés, me voici t'apportant ce matin
Les premiers fruits de l'an mûris dans mon jardin,
Que la terre a gonflés du suc de sa mamelle.

C'est une grappe d'or de mon plus beau raisin,
Que j'offre sur un lit de feuilles de dentelle,
C'est la branche portant la poire la plus belle,
Et ma première pêche à la peau de satin.

Écarte de mon dos l'abeille trop gourmande,
Les loirs qui chaque jour prélèvent leur provende,
Et les merles riffleurs qui becquettent mes fruits!

Et par delà la haie où mon verger s'enferme
Retiens les maraudeurs qui par les sombres nuits
Rôdent à la limite où veille le dieu Cerme.

LA ROUILLE.

Rhèa, je suis Gordone, & Lycus est mon père :
Dans ton temple de sèrt j'ai pénétré sans bruit
Après avoir marché longuement dans la nuit,
Pour venir jusqu'ici t'apporter ma prière :

Dans le champ paternel tu sais par quel mystère
Le blé qu'on a semé voit se perdre son fruit,
Le chaume grêle et court, comme de rouille enduit,
Languissant au soleil, se penche vers la terre.

Si tu veux, guéris-le de cet étrange mal
Qui n'a point touché Myr, notre voisin rival,
Bien que, par Jupiter, il en eût été digne !

Et je t'apporterai pour prix de mes espoirs
Des fèves & du lait, en gratitude insigne,
Dans un vase de terre orné de dessins noirs.

PRÉMIÈRES.

Cybèle, je dépose en ce temple champêtre
Une gerbe d'épis que j'ai liés pour toi :
Je te l'offre ce soir pour accomplir ta loi,
Telle que me l'apprit le Flamme, ton prêtre.

C'est toi qui fécondas la graine & qui fis naître
L'abondante moisson dont l'imposant charroi
Chemine doucement dans le sentier étroit
Bordé d'arbrusiers verts que la vigne enchevêtre.

Sans souci des ardeurs du soleil flamboyant,
Tu sais que j'ai peiné, poussant mon soc brillant
Au long des sillons bruns, sans marchandiser ma peine

Mais tu n'as pas voulu que mon effort fût vain,
Et je viens aujourd'hui, joyeux de cette aubaine,
Exposer ce tribut sur ton autel divin.



L'EAU

Bois gravé de HENRI GROS

LE NOCHER

Amphitrite, reçois l'offrande de mes mains,
Et c'est moi, Blandula, pauvre petite chose,
Qui, tremblante & craintive, au long de ces chemins,
Jusqu'ici suis venue, & devant toi je pose

Ce que j'ai de meilleur : c'est parmi le lutin
De la dernière pêche, un poisson or & rose :
Mon époux le nocher, qui l'a pris au grappin
M'a dit qu'à ton autel cette offrande s'impose.

Protège son pérille, & veille à diriger
La marche aventureuse au milieu du danger,
Et par les sombres nuits sans lune & sans étoiles

Où l'on sent dériver sa barque vers la mort,
Gonfle d'un souffle ami l'arrondi de ses voiles,
Afin que, sain & sauf, j'aie l'attendre au port.

LA BARQUE.

J'ai rêvé, Poseidon, de conquérir la mer,
Et j'ai construit pour moi cette barque de chêne :
Demain je partirai sur la route lointaine,
Et je naviguerai vers le soleil d'or clair.

Mais avant de briser l'amarre qui l'enchaîne,
Je te veux apporter un don qui te soit cher ;
Les dieux sont tout-puissants, nul mortel n'est si fier
Qu'il puisse supposer que sa prière est vaine.

Et je suspens à ton autel, geste votif,
Une petite nef semblable à mon esquif,
Que j'ai faite pour toi dans du bois de cyprès.

Et quand je partirai, décidé, ferme et gai,
Souviens-toi de Lénos qui vient à la nuit grise,
Pour t'offrir ce présent, un soir d'Ides de Mai.

LA CONQUE.

Neptune, j'ai trouvé cette conque marine
Ce matin sur la plage où le flot se mourait :
Les bords sont dentelés & sa nacre est si fine,
Qu'à travers ses parois le soleil transparait.

La voici comme offrande, à toi je la destine,
Et j'accours à l'instant, l'apportant d'un seul trait
Loute mouillée encor de la fraîcheur saline,
Et telle que la mer l'a faite, sans apprêt.

Vois, comme des cheveux, les algues l'ont vêtue,
Parant d'un vert si doux sa blancheur de statue,
Et dans les profondeurs de ses flancs contournés

On entend s'agiter, si l'on frète l'oreille,
Des tumultes lointains dans la conque enchaînés,
Et toute la rumeur du large qui sommeille.

*Imprimé sur les presses
de la maison L. Danel*